Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 42 (2005)
Heft: 1654

Rubrik: Feuilleton

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ecrivain d'amour

Anne Rivier

Le remariage d'Alice avec le pasteur Philippe Laporte, suite et fin.

(...) Imagine, mon cher Feu, la nef investie par l'assistance, les cloches s'entrechoquant, les orgues trompetant, et Philippe rayonnant, sa pourpre Alice au bras, qui gravit les marches du Paradis.

Notre mariage à nous, mon Premier, était si empesé! Je ne me souviens pas d'une joie, d'une folie quelconque, nous étions trop jeunes, remplis d'illusoires convictions, empêtrés de fausses certitudes sous une exubérance de commande. Mais là, pénétrant dans l'église, quelle bombe, quelle déflagration! Un ouragan intérieur, mon Feu, tout mon être en résonance est saisi de cette symphonie, j'ai cru un instant que la voûte allait céder, les vitraux nous exploser à la figure, les murs s'écrouler. Pourtant nous avons continué d'avancer dans le fleuve de soleil entré par la grand'porte, dans l'odeur poignante des fleurs, sous les regards complices, moi la veuve régénérée et lui le célibataire libidineux.

Tu t'étonnes, mon Feu, de tant de pompes? Mais finalement, qu'on se marie ou qu'on se remarie, le spectacle demeure, les symboles sont à la parade, nous sommes des héros, louangés et médaillés de neuf. Devant nous, bouquets flanquant le chœur, les lys augurent merveilleusement de la suite, leurs hampes dressées vers le ciel, leurs vulves veloutées, leur obscène candeur, ces lys impudiques qui toujours devraient sacrer les épousailles, et que vivent les rites ancestraux avec leurs chemins tracés au cordeau, vive le pasteur, le curé, le rabbin, le métropolite et le mufti, le chaman et le sorcier, qu'on y aille, qu'on me marque au fer devant les témoins, qu'on me donne la tiare, la couronne et le voile, je veux être à mon amoureux, je veux un pacte, un jurement solennel, vite, je m'essouffle à haler vers l'autel mon amant qui me freine, Alice du calme, tempère-toi, pas avant la dernière note du choral...

J'obéis, je chuchote à son cou que je l'aime et que je l'aimerai jusqu'à la mort, que je lui dédie mon âme, je m'assieds à ses côtés, je dompte ma respiration, mon cœur et ses battements, sur mes seins l'étoffe s'étale et se repose enfin, je fixe des yeux mes mains nues, à peine débaguées, oiseau migrateur je n'errerai plus, je ne m'envolerai que pour construire mon nid en dur pour qu'il dure, plus jamais la mer, les vents traîtres, les bourrasques, les orages, car quand bien même je ne pondrai plus d'œuf, je me niche, je me case pour l'éternité sous l'aile de ce mâle ardent.

Ah! L'amour! Tu m'avais mise en réserve dans ta poche, tu m'as attendue des siècles, le pasteur Spalinger le confirme, il célèbre ta patience et la fin de notre abstinence, il m'invite à promettre et je promets, de nous relever si nous tombons, de nous guérir si nous sommes malades, paroles qu'on claironne ou qu'on murmure, séduits, convertis, adieu cynisme élégant, railleries grinçantes, adieu doutes ignobles, gâcheurs de plaisirs, trouble-fêtes, Alice vous tord le cou, Alice y croit, Alice a chanté tout l'été, Alice est très prêteuse de serments, elle les dispense, elle les lance au hasard, ils s'incrustent dans les oreilles des têtes présentes, combien sont-elles, cinquante, cent, deux cent tympans venus pour écouter Alice et ces histoires démodées, la fidélité, le dévouement, les bons et les mauvais jours, le servir, le soigner, l'épauler, être son soutien, et ils pourront certifier, Suisses et Etrangers, riches ou miséreux, aux autorités les plus disparates, à Jaffna, Tirana, Savatan, Bienne ou Abidjan, qu'en pays d'Helvétie les veuves se remarient de leur propre chef et se jettent dans le panneau, plus stupides et plus crédules qu'à leurs lointains vingt ans.

Ah! L'amour, mon Feu, mon Allongé! Je t'ai plaint lorsque j'ai dit oui à Philippe, ton compère, ton collègue, je te savais parfaitement conscient de la portée de l'événement, ta réaction n'a d'ailleurs pas traîné, tu as grogné comme une bête sous ta couette de nimbus et j'ai souffert avec toi, ce lien qui nous réunit, quelle solidité, quelle résistance, serions-nous vraiment enchaînés, damnés à perpétuité? L'orgue a retenti, scellant ma fraîche union de ses arpèges. Philippe m'a embrassée, j'ai quitté le sol, j'ai plané, j'étais très haut, plus haut que toi, mon cher Feu, je t'ai appelé mais tu n'étais plus là, probablement en train de rédiger ton faire-part de deuil sur ton bureau nébuleux.

Philippe m'agrippe par la manche. Alice, réveille-toi, on y va, on sort. Nous déambulons sur les notes emphatiques de la marche nuptiale et les rangées de visages émus me disent à quoi est bonne cette comédie, qu'un amant peut succéder à un autre, que personne n'est irremplaçable, que le passé finit toujours par capituler. Et quand nous sommes arrivés sur le parvis j'ai ri, touché des dizaines de mains, on m'a encerclée, congratulée, sous les platanes Gaufrette et le bedeau nous faisaient de l'œil, et Philippe me pinçait le coude, Alice, où es-tu, reviens, alors je suis redescendue sur terre, tant pis pour toi, mon Feu, au diable les maris morts, salut aux maris vifs, j'ai essuyé une larme furtive en prenant soin de ne pas me souiller de fard, et Philippe m'a hissée dans son carrosse, ils ont applaudi et nous nous sommes mis en route pour un tour d'honneur vers la Cure et sa cour ombragée.

J'oubliais. Notre Unique s'est particulièrement distinguée le soir des noces de sa mère. Elle a dansé si longtemps, avec une telle ferveur que le bébé s'est signalé une semaine plus tôt que prévu. C'est Philippe qui a trimbalé la future famille à la maternité, le colosse de Jeanne ayant trop bu pour conduire.

Elodie est née à deux heures et dix minutes du matin. Ravissante, une miniature d'ivoire aux cheveux blonds! Ta défunte génitrice (Dieu la garde et ne la relâche sous aucun prétexte) l'aurait trouvée rouquine, évidemment. Blond vénitien si tu veux, soit, ta petite-fille balance entre l'or et le cuivre. Précieuse, quoi! Jeanne me la confie aussi souvent que je le désire, et me revoilà à pouponner. J'adorerais ça si mon gendre n'était pas du genre «nouveau père», plus proche de la nounou que du patriarche. Il téléphone sans arrêt, m'inonde de conseils et de langes en papier. Grâce à lui les biberons ont trente-six tétines différentes, et si par hasard je me trompe de lolette... Jeanne? Elle supporte crânement cette inversion des rôles. La maternité l'a rendue angélique, pourvu que ça dure.

Pardonne-moi, ma Chandelle Éteinte, Monsieur Bis vient de

continue à la page 7

L'insoutenable légèreté de la marche en plaine

Sous l'œil des ancêtres, Rousseau bien sûr, mais aussi Roud et Walser, trois écrivains, Patrice Duret, Pierre-Laurent Ellenberger et Daniel de Roulet, cherchent leur salut dans la marche.

Le texte d'Ellenberger est des trois celui qui se rapproche le plus de la forme du traité, cher à Roud, avec aphorismes et injonctions: «On ne marche pas pour voir» ou «Allez le long de la mer s'il y a un sentier.» Il insiste sur la nécessité d'un projet, d'une évaluation du terrain à parcourir, «où va s'inscrire le marcheur, pareil au mot dans la phrase de Gustave Roud». C'est ainsi qu'il rapproche le mouvement de la marche de celui de l'écriture, les deux rythmes s'accordant, ou mieux, se substituant l'un à l'autre:«Lancer la phrase en avant sachant qu'elle va retomber, puis la relever, plus légère, et la reposer à nouveau. Elle finira par me conduire quelque part [...] Vers où? C'est sans importance. Ce qu'il faut, c'est lentement articuler les jointures pour trouver un mouvement qui n'a grâce qu'en lui-même.» C'est lui enfin qui s'impose comme le poète du trio: «Tout l'alentour est en collines douces autour desquelles je trace en lettres rondes la phrase courbe de mon échappée, renforçant à chaque pas le pollen sur mes tibias.»

Pourquoi se mettre en marche?

Sans conteste, et s'il faut le faire entrer dans une définition, Ellenberger est le marcheur dilettante au sens italien du terme, tandis que de Roulet le marathonien fait presque figure de professionnel; Duret, lui, est le marcheur perdu, pour ne pas dire éperdu. Pourquoi risquer les intempéries, l'inconfort, les nuits gâchées, les pieds ravagés? Pourquoi s'imposer un trajet que l'on avalerait en quelques heures avec un autre moyen de locomotion? La réponse pour Ellenberger est claire: marcher pour découvrir «quel est ce "moi" qui marche», en s'émerveillant de tout comme un enfant. Daniel de Roulet, en scientifique, se fixe un but précis et s'y tient, contre vents et marées. Quant à Patrice Duret, sa marche est une fuite sans projet autre que celui d'user les souvenirs douloureux.

Contrepoints

Les trois textes se construisent à l'aide d'un va-et-vient entre le récit de l'expérience vécue et une «figure de référence» qui équilibre l'ensemble et lui donne son sens. Ellenberger convoque ainsi le souvenir d'autres marches en Crète, et sa narration oscille des bords du Doubs à ceux de la Méditerranée, selon un subtil réseau de contrastes familiers à l'écrivain, contrastes de couleurs, de mœurs, d'architectures. Chez de Roulet, la référence est un homme, Arnold Kübler, qui fit en 1966 le même trajet Paris-Bâle à pied. De Roulet met ses pas dans les siens, et dialogue avec lui à chaque étape de son voyage. Quant à Patrice Duret, sa référence n'est autre que lui-même, figure d'un marcheur appliqué à se fuir, mais condamné à se retrouver sans cesse: son texte est constitué d'un va-et-vient entre le récit de ce qu'il vit dans son errance sans but et le commentaire qu'il y apportera plus tard, une fois arrivé au terme de son aventure. Mais par une sorte de contamination, le commentaire est peu à peu absorbé par le récit immédiat, et finit par ne plus s'en distinguer; cette confusion, signe de l'enfermement du marcheur en lui-même et de l'échec de sa tentative, déséquilibre le récit et le fait tituber.

Le chevreuil

C'est la figure rêvée de la grâce, l'envol idéal qui, sans doute, est le but de tout marcheur. Ellenberger se trouve «museau contre museau» avec une chevrette à l'immobilité de statue, mais dont la croupe s'envole vers la crête dès que la distance de fuite est rétablie. De Roulet connaît l'ivresse du «décollage» parmi les douces collines de l'Alsace; sa griserie est telle qu'il envisage aussitôt de continuer sa marche (son vol?) jusqu'au Danube. Duret se contente de consigner dans son titre cet idéal de la légèreté. En attendant d'accéder à l'enivrant sentiment d'avoir franchi les barrières du corps et de s'être affranchi des lourdeurs de l'âme, il note en épilogue: «Je me suis perdu tout seul.»

Catherine Dubuis

Patrice Duret, *Le Chevreuil*, Zoé, Genève, 2004.
Pierre-Laurent Ellenberger, *Le marcheur illimité*, L'Aire, Vevey, 1998.
Daniel de Roulet, *L'Envol du marcheur*, photographies de Xavier Voirol, Labor et Fides, Genève, 2004.

Ecrivain d'amour (suite)

rentrer, il meurt de faim, tu peux l'entendre ouvrir et refermer le frigidaire, farfouiller dans l'armoire à provisions. Et le chat qui l'accompagne au violoncelle, ça doit ranimer quelques souvenirs, non?

En ce qui nous concerne, mon Feu, un mot encore. Je me suis attachée à nos monologues partagés, à ces petits riens qu'on se raconte en liberté. Cette façon de tourner autour du pot a pu te sembler confuse, exaspérante parfois. Sache que si la chair est faible, l'esprit est batailleur. Il ne cède pas facilement, il ne se soucie guère de trêves. De ton vivant déjà tu me reprochais ma fantaisie, mes incohérences, tu me sermonnais: Alice, il faut être logique, eh bien, de cette logique, je m'en abstiendrai dorénavant, et ceci en connaissance de cause.

Oui, cette espèce d'écho indulgent et menteur que nous nous renvoyions me plaisait beaucoup, malheureusement la vie ne repasse pas les plats et Monsieur Bis, lui, les cherche désespérément, les plats! Il n'a pas voulu me déranger, en aucun cas il ne se risquerait dans mon jardin secret sans ma permission, quelle classe, mon gentilhomme, chiche que je lui offre un risotto à l'Aigle d'Or?

Je vais donc me taire, mon Feu, poser mon stylo, débrancher mon ordinateur, me lever et le rejoindre. Je vais lui sauter aux lèvres, à Monsieur Bis, et comme dans les films, il me renversera, puis nous tanguerons jusqu'à notre lit, et là, lovée dans nos corps emboîtés, je me sentirai invincible. Plus tard, qui sait, devant les placards vides de la cuisine, je minauderai des excuses:

- Il fallait absolument que je termine ce texte, tu comprends? Maintenant je suis libre, je m'accorde dix jours de vacances. Juré.
- Tu nous l'écriras, celle-là, je parie que demain tu remets ça. Et ce soir alors, qu'est-ce qu'on mange? (*Fin*)